

CONSTRUIRE LA RÉVOLUTION (1)...

Il ne fait pas de doute que le mouvement libertaire ne fera pas la révolution tout seul, et que si un grand bouleversement social a lieu, il devra compter avec la présence d'autres organisations, voire d'autres projets politiques, faire des compromis et contracter des alliances...

La lutte des classes, dans les formes qu'elle adopte aujourd'hui, suscitera peut-être des formes de lutte et d'organisation qui ne correspondent plus aux schémas auxquels nous étions habitués (ce processus a d'ailleurs largement commencé); et les combats de l'avenir se feront en dehors des organisations libertaires «*traditionnelles*», et sans les militants qui s'accrochent à des schémas dépassés.

Les anarchistes pensent que l'action militante quotidienne devrait être la préfiguration du modèle de société émancipée qu'ils entendent bâtir. Leur opposition à l'activité électorale n'est pas une opposition métaphysique. Ils entendent parfaitement les arguments avancés par la «*gauche radicale*» pour justifier les invraisemblables efforts consacrés à cette activité. Ils pensent que ces efforts sont vains, une perte de temps et d'énergie, et un énorme facteur de démorisation des militants. Ils pensent que cette stratégie consiste à légitimer le système dominant et son mode de fonctionnement, auprès de gens à qui il faut montrer que ce système et son fonctionnement constituent une impasse.

(...)

Nous ne savons pas comment sera la révolution de demain, celle qui libérera les forces de la société et permettra à celle-ci de marcher vers son émancipation. Sans doute prendra-t-elle des formes inattendues. Nous ne pouvons pas affirmer que ce sera une révolution dans le sens où on l'entend habituellement. Peut-être sera-t-elle la conséquence d'une catastrophe écologique d'une ampleur jamais vue. Peut-être sera-t-elle le résultat d'une succession d'évolutions marquées des soubresauts violents. Peut-être aurons-nous une révolution qui ne pas le fait des «*producteurs*», dont on est bien obligé de voir qu'ils sont enfermés dans des carcans syndicaux et politiques paralysants, qu'ils n'ont pas beaucoup de cohérence interne, qu'ils n'ont même pas la première conditions définies par Proudhon pour manifester une capacité politique: *la conscience d'eux-mêmes* (2). Peut-être aura-t-on affaire à une révolution des consommateurs dont l'instrument de lutte ne sera pas la grève générale des producteurs, mais le boycott général des produits. Ce sera peut-être la solution pour rallier les couches moyennes de la population peu attirées par le discours ouvrier habituel, mais intéressé par tout ce qui peut préserver ou améliorer leurs conditions de vie.

Errico Malatesta disait que «*la révolution anarchiste que nous voulons dépasse de beaucoup les intérêts d'une classe: elle se propose la libération complète de l'humanité actuellement asservie, au triple point de vue économique, politique et social*». Je pense que le mouvement révolutionnaire d'aujourd'hui doit comprendre qu'il doit montrer aux classes moyennes qu'elles ont tout intérêt à une transformation radicale des bases de la société; il doit intégrer un discours cohérent en direction des couches moyennes car elles représentent une fraction très importante de la population, à double titre: d'abord les gens qui sont membres des classes moyennes par leur fonction sociale; ensuite celles qui n'en sont pas parties mais qui s'identifient à elles par refus d'être considérées comme des «*prolétaires*».

Pierre Besnard avait bien vu les choses: dans *Les syndicats ouvriers et la révolution sociale*, il donne une définition de la classe ouvrière qui intègre en fait 75 ou 80% de la population: «...l'ouvrier de l'industrie ou de la terre, l'artisan de la ville ou des champs - qu'il travaille ou non avec sa famille -, l'employé,

(1) Extraits de «*Affinités non électives*», René Berthier, Éditions libertaires/Éditions du Monde libertaire.

(2) Cf. Proudhon, *Capacité politique des classes ouvrières* (1864).

le fonctionnaire, le contremaître, le technicien, le professeur, le savant, l'écrivain, l'artiste, qui vivent exclusivement du produit de leur travail appartiennent à la même classe: le prolétariat».

Besnard ajoute que ce constat vaut aussi pour ceux qui ne veulent pas être considérés comme des prolétaires:

«La rétribution inégale de leur effort, le caractère différent de leurs occupations; la considération qui leur est accordée par leurs employeurs dans certains cas, celle qui découle parfois de leurs fonctions mêmes; l'autorité qui leur est quelquefois déléguée et qu'ils exercent sans contrôle, l'abus qu'ils peuvent faire de cette dernière; l'incompréhension totale de leur rôle exact, leur prétention de se situer hors des cadres de leur classe et de s'agréger à la classe adverse ne peuvent rien changer à leur situation sociale. Salariés ou non, ils vivent du produit de leur travail. Ils reçoivent d'un patron, d'un tiers, de l'État la rémunération de leur effort. Ils sont, restent et demeurent des prolétaires. Toutes les subtilités, tous les artifices de langage seront impuissants à changer quoi que ce soit à cet état de choses; et, qu'ils le veuillent ou non, tous ces travailleurs sont appelés à s'unir, parce qu'ils ont des intérêts identiques».

Ce sera peut-être aussi le moyen de réaliser une alliance avec la paysannerie, sans laquelle la révolution est vouée à l'échec, si on en croit Bakounine.

Dans une lettre qu'il écrivit à Élisée Reclus peu avant de mourir, Bakounine dresse les perspectives qui s'ouvrent à la classe ouvrière en ce lendemain de l'écrasement de la Commune de Paris. «*La révolution pour le moment est rentrée dans son lit*», dit-il, *nous retombons dans la période des évolutions, c'est-à-dire dans celle des révolutions souterraines, invisibles et souvent même insensibles*». Le vieux révolutionnaire laisse donc entendre qu'un cycle est achevé, qu'un autre commence. Il ne s'agit pas d'une adhésion soudaine au réformisme, il s'agit d'un constat. Et si Bakounine écrit cela à Reclus, qui a participé à la Commune, ce n'est pas pour rien: en effet, ce dernier affirme qu'il n'y a pas de différence de nature entre les concepts d'évolution et de révolution, seulement une différence de rythme: «*La science ne voit aucune opposition entre ces deux mots d'Évolution et Révolution, qui se ressemblent si fort. (...) L'Évolution, synonyme de développement graduel, continu, dans les idées et dans les mœurs, est présentée comme si elle était le contraire de cette chose effrayante, la Révolution, qui implique des changements plus ou moins brusques dans les faits*»(3).

«*On peut dire ainsi que l'évolution et la révolution sont les deux actes successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant la révolution, et celle-ci précédant une évolution nouvelle, mère de révolutions futures. Un changement peut-il se faire sans amener de soudains déplacements d'équilibre dans la vie? La révolution ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution, de même que l'acte succède à la volonté d'agir?*»(4).

C'est dans ce sens que Bakounine écrit dans sa lettre à Reclus que «*l'heure de la révolution est passée*». Sont en cause les «*affreux désastres dont nous avons été les témoins, et les terribles défaites dont nous avons été les plus ou moins coupables victimes*»; mais aussi «*la pensée, l'espérance et la passion révolutionnaires [qui] ne se trouvent absolument pas dans les masses, et quand elles sont absentes, on aura beau se battre les flancs, on ne fera rien*».

Mais le révolutionnaire russe dit encore autre chose dans sa lettre, une chose qui est d'une grande actualité: les États ont accumulé une capacité à réprimer la classe ouvrière qui dépasse de loin la capacité de la classe ouvrière à y résister.

«Jamais la réaction internationale de l'Europe ne fut si formidablement armée contre tout mouvement populaire. Elle a fait de la répression une nouvelle science qu'on enseigne systématiquement dans les écoles militaires aux lieutenants de tous les pays. Et pour attaquer cette forteresse inexpugnable qu'avons-nous? Les masses désorganisées».

La lecture de Reclus et de Bakounine devrait peut-être nous conduire à reconsiderer le concept de «révolution», non pas pour l'écartier, au contraire, mais pour l'enrichir.

Le refus de certains anarchistes du début du XX^{ème} siècle de participer aux luttes revendicatives de la classe ouvrière provenait d'une grave erreur d'analyse: ils pensaient que la révolution serait pour

(3) E. Reclus, *Évolution et Révolution dans l'idéal anarchiste*.

(4) Ibid.

demain, ou du moins après-demain: revendiquer une réduction du temps de travail ou une augmentation des salaires était donc futile, d'autant que ces acquis seraient vite annihilés par le patronat. Seules comptaient les initiatives qui débouchaient directement sur la révolution.

«*La crise majeure du capitalisme, le collapsus sociétaire ne s'est pas produit (...). Le Grand Soir, «le jour où tous les pauvres s'y mettront», a été jusqu'à aujourd'hui un rêve apocalyptique. Cette réalité implique que les libertaires - et tous les révolutionnaires de l'avenir - doivent concevoir les transformations sociales comme un processus, un mouvement en devenir, une succession d'événements, comportant des compromis, des pauses et des bonds en avant qu'il importe, le plus possible, de maîtriser* (5)».

Aujourd'hui, les améliorations des conditions d'existence sont peu nombreuses, nous savons que pour la première fois depuis le début de la révolution industrielle les jeunes générations vivront moins bien, moins longtemps, seront moins bien nourries, soignées, logées que la génération précédente. Empêcher cette terrible régression est un véritable objectif révolutionnaire, c'est une révolution permanente: «*La vraie pratique révolutionnaire n'est pas l'insurrection passagère mais bien une révolution en permanence qu'accomplissent les sociétés et les hommes pour s'emparer de leur souveraineté* (6)».

La réflexion qu'on peut tirer de la lettre de Bakounine à Élisée Reclus est que le mouvement révolutionnaire d'aujourd'hui a tendance à totalement ignorer les moyens inimaginables de surveillance, de contrôle, de manipulation de la population, d'élimination des gêneurs, de répression de masse. Ce constat doit nous conduire à comprendre quelle devra être la physionomie que prendra la révolution de demain:

1- Ce devra être une révolution sans chefs, parce que les chefs seront très facilement liquidés;

2- Ce sera une révolution où une masse très importante de la population sera organisée et saura quoi faire pour prendre le contrôle de la société.

La préparation à une telle révolution prendra des dizaines d'années et le mouvement révolutionnaire doit se mettre au travail rapidement, en cessant d'épuiser ses forces à présenter des candidats à des élections où ils ne seront jamais élus et où ils ne pourront rien faire s'ils sont élus.

René BERTHIER
Groupe Gaston Leval

(5) Jacques Toublet, loc. cit. p.117.

(6) Ibid., p.118.